

Urgences



Non

Jean-Marie Gleize

Number 33, October 1991

Poésies parallèles : France - Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025663ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025663ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gleize, J.-M. (1991). Non. *Urgences*, (33). <https://doi.org/10.7202/025663ar>

Jean-Marie Gleize

Denise Desautels

Non,
Jean-Marie Gleize

9. « JE SUIS ICI »

— Pourquoi as-tu choisi des deux arbres celui qui semble le plus nu ?

— Il est le plus nu. C'est celui que je voulais voir. Je le touche en fermant les yeux.

Revenu ici je commence la phrase par l'idée de lenteur. Beaucoup de temps ou plutôt l'épaisseur, lourd. Pendant lequel un déplacement a lieu. Le corps énuméré et complet. Il prend possession de ce ralenti. Il prend conscience ou possession de ce ralenti. C'est une région de lui-même ou fraction triangulaire, une sorte de butte dans la réalité de terre. Il ne choisit pas cet arbre. C'est lui qui vient et le reconnaît comme son propre corps.

10. TOUS LES MOTS COMPTENT

Il s'agit de cette exigence: la poursuite du récit.

Quelque chose continue.

Le récit a commencé le premier jour. Il continue.

Je suis entré dans le paysage. Avant de te connaître je suis monté jusqu'au sommet de la pente. J'ai tourné à gauche et j'ai traversé le plan jusqu'à ce rideau d'arbres (ou bien ce mur). Au plus creux du ruisseau il y avait un *passage*. Je suis entré par là.

Quelque chose appartient à cette histoire. Toutes les paroles prononcées. Tous les mots des langues, même ceux qui n'ont été dits qu'une fois.

Je ne connais pas cette langue. C'est un mur d'arbres et le passage qu'on ne peut pas voir. Il faut s'avancer et le toucher.

Il suffit d'un instant pour provoquer l'image.

À chaque instant correspond une image. À chaque image ou fragment d'image une infinité d'instant. Le récit continue mot à mot, même lorsque tous les mots ne sont pas prononcés. Tous les mots comptent, même ceux que l'on ne voit pas. Ils continuent l'exigence de l'histoire.

— Ils ont quitté la scène.

— Non.

— Ils sont sortis. Ils sont morts.

— Non.

— Tu ne pourrais pas les décrire.

— Non.

Le dialogue a commencé avec le premier mot. Avec la première couleur dans le noir.

11. LE FROID

Ici commence la contemplation du froid.

Cette image signifie pour moi la possession de l'espace par l'activité du corps. La diagonale de l'horizon. Le corps, ce corps, projeté sur une ligne.

Debout dans le froid. Il faut qu'il s'en saisisse.

Deux mille ans d'absence. À remuer ces gestes nocturnes pour le faire revenir. Pour s'incorporer un peu de lumière. Manger sans vomir de cette lumière de nuit.

Être un arbre est dans sa pensée.

« J'étais proche de ces gestes, de ces objets, de ces paroles. Elles me faisaient peur. Ils me faisaient peur. Il fallait à mon tour que je prononce ces phrases. Ces objets, ces phrases, ces gestes, nous liaient, nous attachaient, nous.

Chacun était lié à l'autre, comme la couleur des robes, le sens des couleurs, le sens et l'ordre des gestes, le nombre des pas, le nombre et le sens des mots, et dehors, tout autour, il y avait des millions d'arbres. »

Aujourd'hui, dans cette image, il
(de froid, plus libre encore à mesure).

Par la pensée, il confirme sa présence.

Un froid envahit l'image. Le froid est en moi comme ce qui commence. Lumière est continuée dans le froid interne, antérieur.

Chacun de ces lieux est sans titre.

La couleur se retire.

De plus en plus froid plus libre à mesure.

— Il ne reviendra pas. Maintenant je le sais, la nuit le recouvre, l'absorbe.

— Il s'ouvre dans l'image.

— Celui qui reste est libre. Il reconnaît ce qui le délivre. Il s'ouvre ici. Il ouvre l'image avec lui.

12. LE PASSAGE

Au dos la surface est blanche.

Comme dans la nudité. La main qui touche aveuglément.

(À l'instant où je la vois nue je la suppose absente. Elle s'est retirée dans l'image. Sa nudité couvre ma voix.

De l'eau, de plus en plus froide. La nudité couvre ma voix.)

Il n'y a plus aucun bruit en nous, sur nous, autour de nous.

Un seul passage

— As-tu connu ce passage ?

Revenant sur les lieux je devais avouer que nous étions entrés ici sans nous connaître. Je ne saurai jamais comment nous l'avions retrouvé.

— J'ai connu ce passage mais je ne peux pas le décrire.

À cet instant il n'y avait plus aucun bruit.

Je me souviens maintenant de ce fragment de phrase : « comme une figure stable à son explosion ».

Depuis que j'ai fermé les yeux je pense à cette explosion.

Elle disait encore qu'elle avait oublié ce qu'elle avait lu, « sauf les syllabes » (sauf le nombre des syllabes).

La scène n'a lieu qu'une fois. Rien n'a lieu qu'une fois.

C'est pourquoi tu ne peux pas la décrire. Le passage ne serait que cet instant où les noms, les mots, les phrases, les choses, les personnages coïncident. La figure stable. Il n'y a plus qu'une syllabe. Le sens absolu.

Le sens absolu est celui qui est complet en lui-même et ne dépend pas de sa relation avec une autre idée. « La surface est blanche » est une phrase complète, dont le sens ne dépend d'aucune autre comparaison, d'aucune idée relative ou accessoire. Seule avant l'explosion.

13. RETOUR À LUI

Il dit Je ne rêve pas. Ne rêve est cela un matin, le matin suivant, le lendemain. Est tandis qu'il sort debout du sommeil cela cette phrase un matin et tous les jours suivants, protégeant le noir du sommeil comme de l'eau c'est-à-dire son corps.

Il s'agit d'une décision très ancienne. À n'importe quel moment du jour il peut disparaître.

— Il suffirait d'un instant. D'une fraction de seconde.

— Une fraction.

Je le vois qui sort du matin le sommeil être sur tout le corps et les mains devant lui comme des yeux dans l'eau protégeant le noir de son corps contre la lumière, devant lui, à l'instant.

— Il repose ses bras, les déplie. Il bouge. Il se retourne.

Il vient de dire: Je ne rêve pas. Depuis l'enfance j'ai refusé le rêve. Il ne faut pas que je rêve.

(Cette peur est en lui depuis toujours, comme de la disparition).

Il revient à lui.